

Christine Fabre

Le scorpion

Nouvelles fantastiques



Christine Fabre

Le Scorpion

Nouvelles fantastiques

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Comprend 7 notes de bas de page - Environ 120 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

À propos de l'auteur.....	4
À propos de cette édition.....	5
Le pigeon.....	6
Hans.....	8
Peyotl.....	10
Tremblements.....	12
Tlalpa.....	14
Le chien.....	15
Armande.....	17
La fin du monde.....	38
Sirène.....	41
Le photographe.....	44
On s'appelle ?	59
Ulla.....	62
Le motard.....	70
Xóchitl.....	73
La bible.....	81
El tajin.....	91
Grise et grisante.....	94
Le scorpion.....	96
Océane.....	99

À propos de l'auteur



Née en 1963 à Grenoble, Christine Fabre écrit depuis l'âge de 8 ans et a publié plus 5 volumes à ce jour.

De 1986 à 1988, elle réside à Mexico, ville qui lui décernera en 1987, sa première distinction littéraire et lui révélera sa passion pour le chant. C'est là qu'elle rédige la plupart des nouvelles qui composent ce recueil et s'inspirent en partie des légendes aztèques et du folklore mexicain.

Christine Fabre réside aujourd'hui en Nouvelle-Calédonie où elle continue à écrire et à chanter.

[http : //www. christinefabre. net/](http://www.christinefabre.net/)

À propos de cette édition

Cette édition a été réalisée par les éditions Humanis. Ce livre est une réédition d'un ouvrage publié sous le titre « Chauchemar à toute heure » en 2000 (ISBN 2-88462-009-5).

Nous apportons le plus grand soin à nos éditions numériques en incluant notamment des sommaires interactifs ainsi que des sommaires au format NCX dans chacun de nos ouvrages. Notre objectif est d'obtenir des ouvrages numériques de la plus grande qualité possible.

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, nous vous serions infiniment reconnaissants de nous les signaler afin de nous permettre de les corriger.



Découvrez les autres ouvrages de notre catalogue !

<http://www.editions-humanis.com>

Luc Deborde
BP 30513
5, rue Rougeyron
Faubourg Blanchot
98 800 - Nouméa
Nouvelle-Calédonie

Mail : luc@editions-humanis.com

ISBN : 979-10-219-0044-8.

Octobre 2012.

Toute utilisation du texte, reproduction, représentation, adaptation totale ou partielle par quelque procédé que ce soit, faites sans le consentement écrit des ayant droits (auteur(s) et/ou éditeur), constituerait, pour tous pays, un délit sanctionné par la loi sur la protection de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : Luc Deborde

Le pigeon

Entre midi et deux, Jacqueline avale toujours un sandwich en ville. Ce jeudi, elle est particulièrement pressée, car un homme qu'elle connaît depuis peu l'a invitée à déjeuner. À toute vitesse, elle se gare en créneau dans la rue centrale et, après avoir claqué la portière, elle entend un pialement monter du caniveau. Jacqueline se précipite et découvre un pigeon aux pattes écrasées. Se sachant responsable, elle gémit en fixant le pauvre volatile, les doigts crispés contre sa poitrine.

Alors, l'incroyable se produit. L'oiseau s'adresse à elle avec des flèches de mots qui s'élancent de ses yeux pointus : « Tu ne vois que ceux qui te ressemblent ! Regarde ce que tu as fait, le mal est irréparable ! » Jacqueline, interdite, ne parvient pas à discerner si elle hallucine ou si elle est dans la réalité. Sans réfléchir, elle s'excuse à haute voix : « Je... Je suis désolée... Je ne l'ai pas fait exprès, ... J'étais pressée et... » Puis, se rendant compte de l'absurde de la situation, elle s'arrête net. Le pigeon s'envole aussitôt vers un toit, hors de sa vue, plantant là une Jacqueline tellement perturbée que les jambes lui manquent...

Son rendez-vous lui revient brusquement à l'esprit, elle s'y précipite, heureuse de pouvoir penser à autre chose. Mais elle arrive au restaurant dans un tel état de nervosité, qu'elle reconnaît à peine son nouvel ami. Elle se reproche presque d'avoir accepté cette invitation ; dans son souvenir, il lui apparaissait beaucoup plus séduisant... Soudain, elle remarque la couleur de ses mains : un rouge vif. Elle le coupe impoliment pour l'interroger à ce sujet. Il lui explique : « Le week-end dernier, j'ai voulu décaper une porte avec un produit miracle qui a plus décapé mon épiderme que le bois ! » Jacqueline se sent ridicule et se dit que cette histoire d'oiseau l'a plus impressionnée qu'elle ne le pensait. Jacqueline décide d'être attentive à ce compagnon qui, finalement, se révèle sympathique.

Après le repas, celui-ci lui propose une promenade dans le parc avant de retourner au travail. Elle le trouve à présent totalement adorable et décide de le revoir. Lorsqu'il lui demande où elle est garée, l'enchantement se brise ; l'image du pigeon mutilé lui assaille la mémoire. L'homme ressent sa tension, mais ne demande rien, il attend. Puis, supposant qu'elle se trouve loin, insiste pour la ramener jusqu'à sa voiture. Jacqueline acquiesce distraitement et le suit, perdue dans ses pensées. Elle remarque à peine qu'ils entrent dans un parking souterrain, elle ne cesse de se demander pourquoi elle a le sentiment de le connaître déjà. Marchant à côté de lui, elle observe du coin de l'œil, son profil pointu, sa démarche aérienne... Elle ralentit pour qu'il la dépasse et... Son imperméable flottant au vent ! ... Une queue d'oiseau grise !

Jacqueline bloque net, pétrifiée par cette vision, puis, se met à courir vers la sortie la plus proche. Elle s'engouffre dans une descente en colimaçon, réservée aux voitures, qui l'entraîne dans une vitesse insoupçonnée ; ses jambes remontent très haut, ses pas résonnent très fort sur le béton... Soudain, un crissement de pneus l'avertit du danger ; elle tente de se plaquer contre le mur incurvé, mais la grosse voiture américaine qui monte ne peut pas deviner...

Le compagnon de Jacqueline, interloqué, reste figé quelques instants, puis alarmé par le coup de frein, se précipite à sa suite.

Il découvre une voiture tout terrain, arrêtée dans la montée, le conducteur furieux contemplant le mur balaféré, puis se penchant sur son pare-chocs : « Regardez-moi ce massacre ! Ces pièces sont introuvables ici. C'est irréparable ! »

Jacqueline, elle croit se noyer dans un vertige immonde. Pour y échapper, elle ferme les yeux, s'étire vers le haut, tire sur tout son corps... Et, dans un froissement d'ailes, elle se pose délicatement sur la balustrade en béton. Le vent lui caresse le dos, sans qu'elle en sente le froid. En bas, tout en bas, se déroule une scène étrange : Un homme affolé fait désespérément

le tour d'une voiture, en cherchant une blessée, alors que le conducteur peste contre un pigeon, qu'il a voulu éviter.

Hans

Hans avait beaucoup trop travaillé ses derniers jours. Ce colloque était une vraie sangsue qui lui pompait tout son temps. Sa femme, d'ailleurs, en était assez contrariée, et ce soir était le dernier, il le lui avait promis.

En regardant sa montre, il se rendit compte qu'il n'avait pas été très efficace. Il avait fini d'accord, mais il était près de minuit... Enfin, au moins tout était réglé. Il éteignit son ordinateur et ferma la salle à clef. L'université, de nuit, revêtait un aspect sinistre. Hans, n'étant pourtant pas du genre impressionnable, se prit à regretter l'animation bruyante de la journée. Ces couloirs interminables donnaient une drôle d'impression, « entre l'hôpital et la prison » se dit-il.

Soudain, une voix le fit sursauter violemment. Il se retourna et découvrit une jeune fille diaphane aux yeux diablement lumineux. La surprise et l'incompréhension devaient tellement se lire sur son visage, que la jeune fille s'excusa :

- Pardon si je vous ai fait peur, mais il fallait bien que je vous demande de l'aide ! Je n'ai pas vu le temps passer et il n'y a plus moyen de sortir maintenant, le concierge a tout bouclé... Vous êtes dans la même situation que moi ?
- Ah, non, non ; moi j'ai les clefs pour sortir.
- J'ai de la chance de vous rencontrer, vous me sauvez !
- Bien sûr, confirma Hans, mais sans savoir pourquoi, il était méfiant. Il l'observait fixement. « Bien, sortons d'ici, suivez-moi. »
- Vous avez les clefs du hall nord ou du hall sud ?
- Nord. Aussi, il vaut mieux passer par ce couloir. Venez.
- Ah, non ! Je connais un chemin bien plus direct qui nous évitera le passage vitré et glacial entre les deux ailes.

Hans, étonné, fit volte-face. Il connaissait parfaitement cette fac où il travaillait depuis dix ans. Pour aller au hall nord, on était obligé d'emprunter ce passage, il n'y avait pas d'autre possibilité. Il dévisagea la jeune fille et il eut l'impression de frissonner à l'intérieur. Mais comme il était un homme rationnel, il se ferma à ses sensations et décida de la suivre.

Elle lui fit descendre les escaliers, puis, à sa grande surprise, ils prirent l'ascenseur. Très intrigué, et aussi pressé de rentrer chez lui, Hans s'impatienta : « Vous savez, je n'ai pas tellement le temps de visiter l'université, je veux rentrer chez moi au plus vite »

– Oh, moi aussi, si vous saviez ! Ne vous inquiétez pas, nous allons droit au but.

Elle lui fit prendre un autre couloir, puis encore un autre, et il eut l'impression qu'elle enchevêtrait les chemins :

- Écoutez, si nous avons pris mon chemin, nous serions déjà arrivés. Alors, faites comme vous voulez, mais moi, je n'ai pas le temps de m'amuser. Au revoir !
- Oh, Monsieur, ne vous fâchez pas. Je me suis trompée, c'est tout ! Je vous suis.

En marchant d'un pas nerveux, Hans se posait des questions. Pourquoi ce parcours dans les couloirs ? Qu'est-ce qu'elle y avait gagné ? Il regarda la jeune fille qui marchait un peu derrière lui, elle souriait et accélérait le pas. « Vous étudiez dans quelle section ? » lui demanda-t-il, à brûle-pourpoint. Elle marqua une hésitation : « Euh, je suis en lettres ». « Ah, alors vous connaissez le professeur Suffer ? » interrogea Hans. « Oh oui, bien sûr ! » s'empressa-t-elle de répondre.

Mais il n'y avait jamais eu de professeur Suffer au département de lettres. D'ailleurs, pourquoi avait-il ressenti le besoin de lui tendre un piège aussi stupide ?

Plongé dans ces réflexions, Hans remarqua à peine leur arrivée devant la grande porte d'entrée. Sans s'en rendre compte, il tendit les clefs à la jeune fille qui les lui demandait et une onde glaciale passa sur sa main. Il sortit de sa rêverie, au moment où la fille le saluait, avant de disparaître dans la nuit.

« Bon, à la maison ! ». Mais lorsqu'il voulut saisir la poignée de la porte, sa main passa au travers, et il faillit tomber. Interloqué, il regarda sa main et recommença l'opération. En vain... Aucune résistance ne se produisait. Son souffle parut s'éteindre sous le choc et un vertige blanc le fit s'adosser à la porte. Là, par contre, le bois ne se déroba pas sous son corps. Le regard brouillé, peut-être par les larmes, Hans contempla à nouveau ses mains. Autour de lui, la surface des choses prenait une brillance particulière.

Hagard, il approcha son visage de la porte vitrée pour scruter la nuit, par les petits carreaux froids et sales. Mais son mouvement se figea à mi-chemin : il venait de voir s'y refléter ses propres yeux d'un éclat diablement lumineux.

Peyotl

C'est vrai que tu n'as rien à perdre, si tu y penses un peu mieux ; tu es venu là pour changer de visages, de vie, de langue... Plonger dans la culture et les coutumes fait aussi partie du jeu.

Tu regardes l'indigène en face de toi, ses traits, acerbes, mais beaux, sa peau, sombre et pourtant lumineuse, ses yeux ridés, sans fond. Il sourit, mais toi tu n'es pas décidé, après tout tu ne connais personne dans le coin, et qui sait ce qui peut se passer ! L'homme lit ton hésitation et t'informe avant de s'éloigner, qu'il sera à la *pulquería*¹, si tu veux le trouver. Ah, quel soulagement, tu en éclaterais presque de rire, tellement tu as eu le sentiment d'avoir côtoyé un danger. À présent, ravi de flâner dans ces rues poussiéreuses, d'admirer la blancheur de l'église et de croiser les regards intrigués des Mexicaines, tu pars à la recherche de la gare routière. Un nom bien pompeux pour définir le semblant de parking, que tu localises à l'autre bout du village... Les trois engins garés là ressemblent à des jouets multicolores, chromes étincelants, slogans sur les pare brises et sur les capots : « En las curvas, me detengo, en los hoyos me entretengo². »

Il est plus de dix heures et le soleil commence à être féroce, tu te dis qu'il vaut mieux boire un verre avant de grimper dans le bus, sinon le voyage sera intenable. Tu crois entrer dans une cantina, mais tu te rends vite compte de ton erreur : l'odeur de pulque est très identifiable. Tu te retiens pour ne pas faire demi-tour et ressortir aussitôt, car, même si tu ne distingues pas encore bien autour de toi, tu sais que tu vas y trouver l'indien de tout à l'heure...

Mais, tu as peur ! C'est scandaleux de la part d'un gars comme toi. Ce truc qui s'agrippe à tes tripes, c'est de l'angoisse tout simplement. Si tu y réfléchis, il n'y a pas de quoi ! On t'a proposé du peyotl³, mais tu n'es pas obligé d'accepter, tu n'es obligé de rien du tout, tu es libre ! Ah, le mot magique qui aide à respirer dans les moments pénibles. Non, c'est vrai, cette attitude est complètement ridicule...

Du coup, rasséréiné, tu commandes une bière et parcours la salle des yeux (maintenant habitués à la pénombre.) Lorsque tu reconnais l'homme en question, tu lui fais un signe de tête, mais tu attrapes vite ta bouteille de bière pour aller la consommer dehors.

Adossé au mur de la *cantina*, tu n'es pas surpris de voir apparaître le petit homme dans l'encadrement de la porte. À la lumière du jour, les choses reprennent une dimension plus acceptable et tu lui souris. « Tout doit se faire dans la paix » déclare-t-il, sans s'arrêter devant ton air surpris, « les révolutions, les prises de possession, les retours, l'amour, les pardons... » Toi, évidemment tu n'es pas d'accord. Tu penses qu'un peu d'agitation ne fait pas de mal, et tu le lui dis. Mais il te surprend en mentionnant l'agitation qui t'habitait il y a peu, et te demande si tu trouvais cela agréable. Légèrement contrarié, tu l' observes à nouveau et tu lui découvres une vague ressemblance avec ces lutins qui peuplaient tes histoires d'enfance : il t'est déjà plus sympathique que tout à l'heure...

Mais qui est-il exactement ? Avant que tu ne lui poses la question, il t'explique qu'il vit dans la campagne et qu'il cultive l'agave, une plante ancienne et généreuse pour les gens de son peuple. Il t'apprend qu'il en récolte la sève pour faire le pulque, la téquila ou le mezcal et que pourtant, à l'époque précolombienne, l'ivresse était sévèrement sanctionnée. Tu jettes un coup d'œil sarcastique à sa chope presque vide et tu avales une rasade de bière. Il continue : « Tous les produits qu'offre la nature sont à prendre avec précaution, surtout le peyotl, qui est une plante magique. »

¹ Boisson alcoolisée à base de cactus dont l'odeur est douceâtre

² Jeu de mots coquin établissant un parallèle entre la route et le corps d'une femme : « Dans les courbes, je m'arrête, dans les trous, je me distrait. »

³ Champignon hallucinogène mexicain

Tu lui dis que cette expérience te fiche une sacrée trouille. Le petit homme rit de ta franchise et, pour la première fois, te touche le bras : « Tu as raison, quand on part, il faut être sûr de ne pas se tromper de voyage. » Tu arque les sourcils, en te disant que le pulque a déjà dû faire son effet, car ces paroles n'ont aucun sens. Une fois ta bière avalée, tu attrapes ton sac à dos et après avoir lancé un « Adios ! », tu t'en vas vers ton bus.

Sur le chemin, ton esprit ne peut se détacher de cet homme aux yeux ridés. C'est grâce à des personnes comme lui, qu'un voyage à l'étranger est réellement un voyage exotique ! Et tu le trouves à présent franchement sympathique. Dans ce pays, les contacts sont si faciles ! En payant ta place, tu te surprends à penser que tu aurais peut-être dû visiter ses champs d'agaves, sa distillerie, ça aurait été intéressant... Mais il est trop tard, ta place est déjà payée et tu t'installes, presque à regret, dans ton siège déglingué. À l'avant, au-dessus du chauffeur, clignote une vierge à l'enfant, enrubannée dans du tulle pailleté. Tu secoues la tête, amusé. Quel pays surprenant ! Rien n'y est comme on l'attend.

La route pour aller à Oaxaca est infernale. Tout en lacets, dans l'humidité poisseuse de la montagne, et avec la dextérité redoutable des chauffeurs mexicains, il faut avoir le cœur bien accroché. Heureusement, toi, tu penses à autre chose ; ton esprit a rejoint l'image de Morane. Tu aurais bien aimé l'emmener, même si les voyages en cavalier seul ont leur charme. Mais elle ne t'a pas demandé ton avis, elle a préféré s'éloigner avec un autre type, ailleurs. Dommage, elle et toi, ça marchait pourtant bien. Et tu es sûr au fond de toi, qu'elle te reviendra un jour... Le vieux Mexicain avait raison, quand on part, il faut être sûr de ne pas se tromper de voyage.

Tu sors de tes pensées pour regarder par la vitre ruisselante de pluie, à quel point les pneus passent près du ravin. Tu n'avais pas remarqué qu'il pleuvait, apparemment ça n'a pas affolé le chauffeur qui roule toujours à tombeau ouvert. Résigné, tu penches la tête pour voir défiler le macadam sous les roues.

Un crissement de pneus, suivi d'une forte secousse te fait t'agripper aux accoudoirs. Le bus dérape sur le côté et va heurter un arbre dans un vacarme assourdissant, puis s'immobilise à moitié dans le vide. Après les hurlements, les passagers se taisent, de peur de faire basculer le véhicule. Le temps semble s'être bloqué net. Tu regardes par la fenêtre et tu oses espérer que tout cela est un cauchemar. Très loin, tout en bas, on distingue la forêt. Tu fermes les yeux qui se remplissent de larmes. Tu as bien fait de ne pas emmener Morane ! Le bus glisse imperceptiblement vers le vide, les gens commencent à réagir, à vouloir sortir. Il faudrait que tous se positionnent au fond du bus à gauche pour contrebalancer... Mais tu te rends compte que tout est inutile, le bus glisse à nouveau. Les passagers se ruent vers les fenêtres pour essayer de s'extraire du véhicule... Agitation fatale. Tu vois les roues mordre le vide, et instantanément, l'image du vieux Mexicain réapparaît devant tes yeux : « Quand on part, il faut être sûr de ne pas se tromper de voyage ».

Et tu fermes les yeux très fort en te préparant au pire.

Tremblements

Juan était un gars fascinant, une beauté comme on rêve toujours d'en rencontrer. Brun de peau, aux yeux chauds et malicieux, il avait de grandes mains qui proposaient, rien que par leur taille, d'être le refuge d'un moment. Comment ne pas lui faire confiance ? Comment ne pas le croire ?

Je savais qu'il était versé dans les sciences occultes, car il effleurait parfois le sujet. À l'époque, nous mangions ensemble le midi, et c'était pour moi un moment privilégié. De temps en temps, il me parlait de rencontres nocturnes paranormales, mais je ne le pouvais jamais à en révéler davantage, car ces évocations me mettaient mal à l'aise. Jour après jour, je le vis devenir de plus en plus nerveux, des cernes se creusaient sous ses yeux, ses gestes se faisaient brusques : Il m'inquiétait. Mais comme je pressentais que cela avait un rapport avec ses histoires bizarres, je n'osais l'interroger. Pourtant, voyant le grave changement qui le déformait, je me décidais un jour à le questionner. On aurait dit qu'il attendait cela depuis longtemps. Il se mit à débiter des phrases désordonnées : « Au début les sensations excitantes, l'ouverture sur des possibilités étonnantes... Et maintenant, l'angoisse, la terreur. »

Je regardais mon ami, essayant d'avaler ma salive, mais elle s'était tarie. Son regard était fixé sur moi comme sur une bouée de sauvetage et je me sentais ridiculement inutile. « Eh bien, tu n'as qu'à dire que tout ça n'était qu'un rêve, et tu oublies tout à partir d'aujourd'hui ! » lui dis-je, sans savoir exactement de quoi il était question. « Tu effaces de ta mémoire ce qui est gênant et tout ira mieux, tu verras. On fait souvent cela, quand on a des coups durs, ça marche très bien, il suffit d'y croire. »

Il eut un pauvre sourire : « On voit bien que tu ne sais pas de quoi il s'agit » et il s'abîma dans un silence profond. Bien que convaincue de son besoin de se confier, j'avais peur de connaître les détails, ressentant que le danger commençait là. Mais son désespoir était tel qu'il eût raison de moi.

– Écoute Juan, reprends-toi. Respire un bon coup et raconte-moi tout, en te disant que le seul fait de te confier à quelqu'un va te libérer de tes malheurs, d'accord ?

Je savais qu'il avait confiance en moi et j'en profitais pour développer tout mon pouvoir de persuasion. Je me plongeais dans sa tristesse en lui prenant les mains.

– Alors, tout a commencé avec les séances de spiritisme, n'est-ce pas ?

– Oui. Je t'avais raconté combien elles avaient été fructueuses. Nous avions eu des réponses immédiates et très claires. Certaines même avaient été violentes. On avait essayé diverses méthodes : la clef dans le livre, puis le guéridon, et ensuite quelqu'un a parlé par ma voix. Ça bien sûr, je ne m'en souviens pas et c'est peut-être pour ça que je ne me suis pas vraiment rendu compte dans quoi je m'embarquais. J'étais fier d'être un grand médium. C'est mon orgueil qui m'a perdu Violette... Une nuit, le souffle d'une respiration sur mon épaule m'a réveillé. Tout d'abord, j'ai cru que j'avais une femme à mes côtés, mais je me suis souvenu que je m'étais endormi seul. Alors, je me suis retourné et j'ai vu briller dans la pénombre, des yeux en amandes, tout couverts d'écailles, et si proches que j'en distinguais les pupilles... J'ai cru mourir de peur, en entendant dans ma tête, une voix douce et terriblement apaisante. En fait, plus qu'une voix c'était plutôt une vague de mots ou une onde de signification qui me parvenait et affirmait qu'elle était amicale. Je ne comprends pas pourquoi je ne lui ai pas demandé de partir, si je l'avais fait à ce moment-là, ça aurait peut-être encore été possible... Mais j'étais hypnotisé, attiré par ce phénomène. Je suis resté longtemps sans bouger. Puis, au bout d'une éternité, mort de soif, je me suis levé délicatement du lit. Sans quitter le regard vert et jaune qui flottait dans le noir et je me suis dirigé à reculons vers le lavabo. Et là, un verre plein d'eau se balance devant moi. Je me suis mis à trembler, à trembler, tellement fort, que j'ai cru que tout chez moi allait s'écrouler... Et durant le peu de temps où je n'ai plus prêté attention à l'étrange apparition,

elle s'est évanouie. Je n'ai pas pu dormir avant le lever du jour. Depuis, elle revient toutes les nuits. Je voudrais tout oublier, tout oublier.

Sous mon pull en cachemire, la chair de poule me couvrait les bras et la poitrine depuis un moment, mais je luttais pour ne pas montrer mon désarroi. Je ne savais que dire ; je changeai de sujet : « Je t'offre un café ? » le regard abattu et résigné qu'il m'adressa me révolta. Il fallait le faire réagir !

– Eh, souviens-toi de ce que nous avons dit tout à l'heure ! Le fait de te confier à quelqu'un te libère définitivement de cette emprise. Je te garantis qu'il ne reviendra plus !

Et mon enthousiasme légendaire finit par le contaminer. J'étais si heureuse que j'aurais embrassé tout le monde. Son cauchemar était terminé, j'en étais persuadée, car malgré ma confiance en Juan, je restais sceptique quant aux manifestations surnaturelles.

Tout naturellement, nous avons passé le week-end ensemble sans plus faire allusion aux visites nocturnes, d'ailleurs, son air détendu témoignait de sa tranquillité d'esprit. Il semblait complètement libéré, comme s'il avait tourné une page !

Lorsque la semaine de travail reprit, je réintérais mon appartement où je me sentais presque étrangère. Je tournais en rond, je n'avais pas envie d'y rester. Le premier soir, je regardais la télé très tard car je ne pouvais me résigner à aller me coucher seule. Quand finalement je me suis glissée dans les draps froids, et que j'ai senti presque aussitôt sur mon épaule, le souffle d'une respiration, j'ai compris pourquoi.

Ça m'a fait un tel choc dans la poitrine que tout mon corps en a été ébranlé. Je gardais les yeux violemment fermés, rien ne me ferait les rouvrir, il n'était pas question que j'entre dans cette histoire. Il ne se passerait rien, rien, rien. Mais le souffle continuait, régulier et chaud dans mon dos. Je n'étais plus qu'un bloc d'angoisse, une pierre de peur immuable. Un gémissement m'échappa et des larmes jaillirent de mes yeux. J'appelais alors, tous les esprits généreux que la vie m'avait donné de rencontrer, ceux qui m'aimaient ou m'avaient aimée. J'avais besoin de leur amour près de moi pour me protéger... Ma terreur cessa de grandir et j'en profitais pour prier plus fort. Il fallait combattre pour que rien ne devienne réel et je continuais à me raconter des histoires très belles, pleines de lumière et de bonté. Petit à petit, la sensation de présence disparut.

À ce moment, je me mis à sangloter fébrilement sans pouvoir me calmer. Je pensais tout d'abord à appeler Juan, mais il m'était impossible de lui parler de tout cela sans le fragiliser. Non, il fallait tout oublier, me débarrasser de ce fardeau malsain en me confiant à quelqu'un.

Pour cela, je tiens à vous remercier, vous m'avez lue jusqu'au bout et je me sens beaucoup mieux... Comment dire, je me sens libérée, comme si j'avais tourné une page... Et vous ?

Tlalpa

Il faisait bien trop beau pour rester plongée dans les bouquins, je décidai d'aller voir Françoise, à la campagne. Je m'embarquai vers 11h pour Tlalpa. Il fallait bien une heure et demie pour sortir de la ville et je pris patience en me racontant les promenades délicieuses que je m'offrirai. Quand le bus commença à attaquer péniblement la montée, je sortis de ma rêverie. J'étais toujours ravie de surplomber la vallée de Mexico, c'était grandiose. Mes yeux n'auraient jamais cru possible d'embrasser une telle étendue de cité. Toute ma vision en était remplie. À 180°, tout n'était que maisons, immeubles et rues, aussi loin que je pouvais distinguer. Un vertige agréable me prit et je fermai les yeux confortablement, décidée à m'ouvrir à nouveau au rêve. Les chaos aidant, je plongeai dans un livre intérieur qui créait ce que j'avais envie de vivre.

Je me voyais marcher dans les collines mexicaines, entre les herbes desséchées et les plants de maguey, dans la quête joyeuse de quelque chose ou de quelqu'un. Au loin, je reconnaissais le Popocatepetl, ce volcan aux formes de femme abandonnée. En m'asseyant pour le contempler, je découvrai une fleur merveilleuse. D'un rouge éblouissant, elle ressemblait à un hibiscus, tout en étant plus profonde et plus mystérieuse. Irrésistiblement, je me penchai et la humai. Un parfum violent et sucré m'enflamma l'esprit et me fit rire de plaisir... Toute remplie de sourires, je clignai des yeux puis les fermai à nouveau, pour mieux retenir cet instant grisant...

Lorsque je relevai les paupières, la nuit était tombée. Intriguée, mais non inquiète, puisque rien n'est étrange dans le rêve, je dirigeai mon regard vers le volcan-femme. Il me sembla le voir bouger un peu, comme s'il s'éveillait doucement. Hypnotisée, je le fixai sans bouger. Au bout d'un moment, la silhouette lointaine se tourna sur le flanc, montrant une face immense et sans trait. Je frissonnai, apeurée, mais, me rappelant que tout cela était un rêve, je restai là à observer ce phénomène étonnant. La femme-montagne se redressa. Ses énormes bras formaient des colonnes absurdes, à contre-jour sur le ciel sombre. Elle se mit à scruter l'horizon, avec l'attention d'un chasseur à l'affût. Soudain, son regard se posa sur moi, et le désir de fuite transpira par tous les pores de ma peau. Pourtant, bloquée par je ne sais quel pouvoir, je ne pus esquisser le moindre mouvement. Je vis la forme massive s'accroupir, puis se diriger à quatre pattes dans ma direction. Je déployai un ultime effort pour me décoller du sol, je criai même, dans cette tentative désespérée, mais pantelante, je dus accepter ma défaite...

Brusquement, je me souvins que le rêve était mon œuvre et que je devais pouvoir le contrôler ! Je décidai donc de changer cette scène pour une du début de mon rêve avec ses paysages lumineux...

Hélas, je voyais résolument arriver le monstre d'ombre sur moi. J'avais beau chercher la vision des champs de maguey sous le soleil, ce nouveau destin semblait décidé à me happer...

Lorsque les contours de la femme-pierre m'embrassèrent dans leur néant, j'eus l'impression de me disloquer et de me fondre dans une couleur sans fond.

« Señorita, señorita ! Répondez, au nom du ciel ! »

Quelqu'un me secouait, mais c'était trop dur de revenir. Ça faisait mal dans les jambes, dans les bras, dans la poitrine aussi, pas plus grande qu'une noisette cassée, broyée...

« Ce n'est pas de ma faute, señor, se justifiait le chauffeur de bus à un policier, j'ai cru que le troupeau avait le temps de traverser la route avant que j'arrive. C'est pour ça que j'ai pas freiné. En cognant dedans et on s'est renversé. Tout le monde s'en est sorti sauf la señorita. C'est une malédiction ! Sa place est tombée juste à l'endroit où se dressait ce petit rocher pointu. »

Le chien

– Ce chien, ça fait une paye qu’il me tape sur le système !

Max, 58 ans, à la retraite depuis trois ans, maillot de corps blanc sur corps velu blanc, est le parfait ennemi des bêtes. Bon pas toutes, seulement ce con de chien qui aboie dès que l’ombre d’un inconnu passe devant la maison de son maître. C’est sûr, pour être dressé, il est dressé ! Mais un peu trop selon Max. Depuis quelque temps, il caresse le projet de l’éliminer...

Il a réfléchi à plusieurs possibilités et la meilleure lui semble celle de l’empoisonnement ; bien que cette saleté d’animal ne se laisse pas approcher. La semaine prochaine, le voisin part deux jours et pour si peu de temps, il n’emmène pas son chien, ce sera donc le moment idéal... Et Max organise mentalement son crime, sans le moindre soupçon de remords. La bête a le poil noir, un collier noir et les dents agressives. Max n’est certainement pas le seul à souffrir de cette calamité, il rendra service à d’autres en le faisant disparaître, c’est certain ! Il regarde l’objet de sa haine de l’autre côté de la haute grille, se persuadant du bien-fondé de son jugement dernier. La semaine prochaine, dans sa petite maison blanche à lui, ce sera la liberté, le silence éternel !

Le mois d’août est une période de grande activité pour les cambrioleurs. Les deux que nous voyons s’activer actuellement sous nos yeux ne sont pas des professionnels. Ce sont des casseurs du dimanche qui n’ont pas su résister à la tentation de fouiller ces quartiers périodiquement désertés. Il se sont approchés de la maison aux hautes grilles qui, bizarrement, n’abritait aucun molosse. Après avoir estimé qu’elle renfermait des trésors suffisants, ils se sont faufiletés à l’intérieur.

Quelle chance cette absence de chien ! Il faut en profiter, se dépêcher. Les deux hommes travaillent en un temps record. Ils ressortent de la maison au bout d’une demi-heure, chargés de deux sacs qu’ils enfournent dans une voiture. Puis, ils regardent autour d’eux... Ne décelant aucune présence, ils décident de s’attaquer à celle d’à côté, une petite maison blanche qui ne paie pas de mine, mais qui sait ?

Max avait repéré leur manège depuis le début. Ça l’amusait plutôt de voir l’autre se faire dévaliser. Ça lui apprendra à faire le snob ! C’est vrai, avec sa belle maison, il se prend pour le prince de la rue ! ... Mais lorsqu’il a vu qu’ils allaient se rendre chez lui, une panique sourde l’a envahi. Que faire ? Il regarde de tous les côtés, à la recherche d’une arme quelconque pour les dissuader d’entrer.

Le bruit de la serrure qu’on tente de forcer le fait tressaillir, acculé, désespéré, ne sachant plus que faire, il se met... à aboyer !

De manière insensée, folle, il grogne, il montre les dents, et laisse sortir violemment, toute la rage accumulée en lui, depuis si longtemps. Le raffut obtenu est saisissant de vraisemblance. Instantanément, le bruit derrière la porte cesse. Max tend l’oreille. Vont-ils partir ? Les yeux fixés sur la porte, il attend. Les agresseurs s’éclipsent et Max sent les battements de son cœur ralentir légèrement. Il se rend compte, tout à coup, que pour paraître plus crédible dans son numéro de molosse, il s’est mis à quatre pattes, la gueule dirigée vers les assaillants.

Ce détail le fait s’esclaffer, mais le bruit qui lui parvient ressemble étrangement à un jappement. Paralysé, il écoute l’écho de ce son qui ne lui appartient pas. Voulant se débarrasser ce fantôme, il court jusqu’à la fenêtre et cherche à se hisser jusqu’au rebord, mais sa carcasse refuse de se déplier. Une peur mortelle le fait gémir lorsqu’il voit des pattes de chien se poser à l’endroit exact qu’il voulait atteindre ! Tout bascule alors dans l’absurde. Au loin, à l’extérieur, une voiture dérape et fonce hors de la rue.

Il sent atrocement seul, comme si le silence de l’univers venait de l’écraser de tout son poids. Il tourne les yeux vers la poignée de la porte, unique résumé d’une possible liberté. Il

s'élançait et le cliquetis du métal sur ses crocs avait le goût de l'échec... Haletant, perdu, il tourne sur lui-même deux fois, avant de se coucher devant la porte close, la tête reposant sur ses grosses pattes noires.

Un soupir s'échappe de ses babines et une araignée noire lui mord le cœur, lorsqu'il se met bêtement à penser, que « tout s'arrangera lorsque le maître rentrera. »

Armande

La pièce était vaste, sombre, parsemée çà et là de bureaux surmontés de lampes. L'endroit était peu accueillant, mais Armande ne s'arrêtait à ces détails. Depuis qu'elle s'était lancée dans la transcription de documents datant du XVIIe, elle était vouée à travailler dans la poussière et l'austérité des vieilles bibliothèques. De plus, l'époque de l'Inquisition n'était pas particulièrement réjouissante et les procès qu'elle découvrait lui donnaient, parfois, froid dans le dos. Aujourd'hui, si elle se trouvait dans cette ville perdue au bout de l'Espagne, c'est qu'il lui était arrivé quelque chose d'assez étrange...

Au cours de ses recherches, elle avait eu accès à un manuscrit décrivant des phénomènes surnaturels. Le rapport du Saint Office appelait cela une « manifestation du Malin ». En prenant connaissance de ce document, Armande avait clairement senti une présence à ses côtés. Une présence froide et définie, comme une vapeur condensée et invisible... Ce qui l'avait poussée à se rendre dans la région où avait été édité le document. Ainsi, elle avait abouti à cette ville espagnole, où le brouillard et les forêts profondes avaient la réputation d'abriter toutes sortes de fantômes. Elle se sentait très excitée et en même temps inquiète : ses recherches allaient avancer, elle en était certaine...

Il n'y avait personne dans cette salle du château qui servait de bibliothèque. Les livres formaient de véritables murs de cuir sombres et craquelés. Armande chercha des yeux le bibliothécaire, afin de se renseigner. Mais tout était désert. Armande s'aventura donc dans les rayons immenses, au hasard...

.....

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>